

HOMÉLIE 5

«Car il n'a jamais pris la nature des anges, il a pris celle des enfants d'Abraham. Il a dû par là même devenir en tout semblable à ses frères.»

1. Voulant nous montrer l'inépuisable amour de Dieu pour nous, sa charité pour la race humaine, après avoir dit : «Comme les enfants participent de la chair et du sang, il en est devenu participant de même,» Paul explique cet enseignement et poursuit en ces termes : «Il n'a jamais pris la nature des anges.» Ne passez pas légèrement sur ces expressions, ne regardez pas comme une petite chose que le Verbe divin ait pris notre chair : il n'a pas accordé cet honneur aux anges. De là ces mots : «Il n'a jamais pris la nature des anges, il a pris celle des enfants d'Abraham.» Qu'est-ce à dire ? Ce n'est pas la nature de l'ange qu'il s'est unie, c'est la nature de l'homme; c'est celle-ci qu'il a préférée. Il ne l'a pas seulement prise, il l'a saisie; car tel est le sens propre du texte, telle en est la portée. Il y a là une métaphore, l'image de quelqu'un qui poursuit un fugitif, et qui met tout en œuvre pour le saisir et s'en emparer, malgré toutes les résistances. Voilà comment il a poursuivi la nature humaine, qui fuyait loin de lui, bien loin : «Nous étions séparés de Dieu par un grand espace, dit le même Paul, nous étions sans Dieu dans le monde;» (Ep 2,12) il l'a saisie, visiblement poussé par sa miséricorde seule, par son amour et sa tendre sollicitude envers nous. En disant tout à l'heure : «Est-ce que tous les esprits ne sont pas des serviteurs, envoyés pour remplir un ministère en faveur de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut ?» il montrait déjà le soin que Dieu prend de notre nature, en quelle estime il la tient, mais il le montre bien mieux ici, en procédant par comparaison : «Il n'a jamais pris la nature des anges.»

En réalité, c'est une grande chose, qui ravit d'admiration et frappe de stupeur, qu'une chair comme la nôtre soit assise au plus haut des cieus et reçoive les adorations des anges et des archanges, des séraphins et des chérubins. Lorsque j'y pense, ce qui m'arrive souvent, je suis hors de moi-même, le genre humain m'apparaît dans de merveilleuses splendeurs; à travers la gloire de ses prémices je vois l'inépuisable amour de Dieu pour nous. L'Apôtre ne dit pas simplement : Il a pris les hommes. Voulant mieux les relever et faire ressortir la grandeur et l'honneur de la race, il dit : «Il a saisi la postérité d'Abraham.» D'où cette conclusion : «Il a dû par là même devenir en tout semblable à ses frères.» Que veut dire «en tout ?» Par sa naissance, son éducation, son accroissement, par toutes ses souffrances et par sa mort. Voilà de quelle façon il est devenu semblable en tout à ses frères. Comme Paul avait beaucoup parlé de sa puissance et de sa gloire céleste, il en vient maintenant à son incarnation. Mais voyez avec quelle prudence et quelle énergie; comme il le montre s'appliquant à nous ressembler, nouvelle preuve de sollicitude et d'amour. Ce qui précède : «Les enfants ayant participé de la chair et du sang, il s'en est fait participant de même,» se répète ici : «Il est en tout devenu semblable à ses frères.» C'est comme s'il disait : Celui dont la grandeur est sans bornes, la splendeur de la gloire de Dieu, le caractère de sa substance, celui qui est assis à la droite du Père, a voulu d'une invincible volonté devenir en tout notre frère. Dans ce but il a fait descendre ici-bas les anges, les puissances d'en haut, il est descendu lui-même, il nous a saisis.

Examinez encore ce qu'il a réalisé de biens : il a détruit la mort et renversé la tyrannie du démon, il nous a délivrés de l'esclavage, il nous a glorifiés en se faisant notre frère : mille faveurs ont suivi cette fraternité. Il a daigné remplir pour nous les fonctions de pontife auprès de son Père; et c'est ce que nous lisons aussitôt : «Afin d'être le ministre de la miséricorde, un fidèle pontife auprès de Dieu.» Voilà pourquoi, dit l'Apôtre, il a pris notre chair; il a voulu manifester son amour pour l'homme, exercer sa miséricorde envers nous. Pas d'autre cause de son incarnation. Il nous a vus gisant à terre, en voie de décomposition, tyrannisés par la mort, et son cœur s'est ému de compassion. «Afin de pardonner les péchés du peuple, Pontife miséricordieux et fidèle.» Que signifie ce dernier mot ? Véritable, puissant. Le Fils est le seul fidèle pontife, pouvant seul délivrer de leurs péchés ceux dont il est le souverain prêtre. C'est pour offrir une victime capable de nous purifier, qu'il s'est fait homme. «Auprès de Dieu,» c'est-à-dire, dans les choses où Dieu lui-même est intéressé. Voici la pensée de l'Apôtre : Nous étions les ennemis de Dieu, des êtres condamnés et couverts de honte; il n'était personne qui pût offrir un sacrifice pour nous : nous voyant dans une telle conjoncture, il a eu pitié, et lui-même s'est fait réellement notre pontife, au lieu d'en établir un autre. Montrant ensuite la réalité de ce pontificat, il ajoute : «Pour pardonner les péchés du peuple. Par là même qu'il a souffert et qu'il a subi la tentation, il peut venir en aide à ceux qui sont tentés.»

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

2. C'est trop d'humiliation, un tel abaissement ne convient pas à la nature divine. «Par là même qu'il a souffert.» Cela s'applique au Verbe incarné. Peut-être Paul veut-il ainsi raffermir ses auditeurs, en condescendant à leur faiblesse. Le Christ a souffert, leur dit-il, tout ce que nous souffrons; il sait désormais ce que sont nos souffrances. Il ne le sait pas seulement comme Dieu; mais, s'étant fait homme, il l'a de plus appris par l'expérience : ayant beaucoup souffert, il sait compatir. Dieu qui, par sa nature, est impassible, s'est rendu passible par l'incarnation, et la chair du Christ a subi toutes les tortures. Ni la tribulation ni la tentation ne lui sont inconnues, il a ressenti nos douleurs et nos angoisses dans toute leur intensité. Mais encore, que signifient ces paroles : «Il peut venir en aide à ceux qui sont tentés ?» Il nous tendra la main avec empressement, il partagera nos peines. Comme les Juifs tenaient à garder la prééminence, voulaient avoir plus que les Gentils, il leur accorde ouvertement l'avantage, sans nuire toutefois aux derniers. En quoi ? En ce que le Sauveur est né de leur race, et se les est d'abord unis. «Il n'a pas pris la nature des anges, mais bien celle de la postérité d'Abraham.» C'est encore un hommage qu'il rend au Patriarche, en disant ce qu'est la postérité d'Abraham. Il leur rappelle la promesse qui leur fut faite jadis en ces termes : «Je te donnerai cette terre, ainsi qu'à ta postérité.» (Gen 13,15) Par ce trait sans importance, il atteste leur union et l'identité de leur origine.

C'était peu cependant qu'une telle parenté; voilà pourquoi il y revient, et leur fait mieux comprendre l'économie de l'incarnation, en ajoutant : «Pour effacer les péchés du peuple.» Le Christ avait manifesté déjà sa sollicitude et son amour en se faisant homme; ajoutons-y maintenant les biens immortels que nous avons reçus par lui. «Pour effacer les péchés du peuple.» Du peuple, et pourquoi pas du monde entier, puisqu'il a porté les péchés de nous tous ? C'est que l'Apôtre ne s'occupe en ce moment que des Hébreux. L'ange aussi disait à Joseph : «Vous lui donnerez le nom de Jésus; car c'est lui qui sauvera son peuple.» (Mt 1,21) Ainsi devait-il procéder : il est venu sauver d'abord ceux de sa nation, et puis les autres par eux, quoique les choses soient arrivées en sens inverse. Dès le commencement les apôtres tenaient le même langage : «Suscitant pour vous son Fils, il l'a envoyé vous bénir;» et plus loin : «C'est à vous que la parole du salut a été envoyée.» (Act 3,26; 13,26) Paul rend témoignage à la noblesse des Juifs. «Pour expier les péchés du peuple.» Voilà pour la circonstance; mais, que le Christ dût effacer les péchés de tous, lui-même le déclare en disant au paralytique : «Tes péchés te seront remis;» (Mc 2,5) puis, en parlant du baptême aux disciples : «Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du saint Esprit.» (Mt 9,5; 28,19) Quand une fois il s'est emparé du sujet de l'incarnation, il expose tous les abaissements, sans reculer devant aucun; car voyez comment il parle alors : «Vous donc, frères saints, qui participez à la vocation céleste, considérez Jésus, l'apôtre et le pontife de la religion que nous professons; il est fidèle à celui qui l'a établi, comme Moïse l'était dans toute sa maison.» (Phil 3,1-2)

Devant l'élever au-dessus de Moïse, il pose la comparaison et ramène dans son discours la loi du suprême sacerdoce. Ils avaient tous du législateur la plus haute opinion; et c'est à peine si l'on voit poindre ici la prééminence. Le saint docteur commence par la chair, pour remonter ensuite à la divinité, où la comparaison n'est plus possible. Dans la chair, c'est d'abord l'égalité : «Comme Moïse était fidèle dans toute sa maison.» Pas de supériorité dès le début, de peur que l'auditeur ne prenne la fuite et ne se bouche les oreilles; car, bien qu'ayant embrassé la foi, tous avaient Moïse très avant dans la conscience. «Il est fidèle à celui qui l'a établi.» Quoi ? Apôtre et pontife. Là, rien de l'essence, rien de la divinité; il n'est question que des dignités qui affectent la nature humaine. «Comme Moïse dans toute sa maison;» ce qui désigne le peuple ou le tabernacle. La maison s'entend ici de ceux qui l'habitent. Ce qu'est le procureur et l'économe d'une maison, Moïse l'était dans le peuple. Que la maison désigne véritablement ici le peuple même, on le voit par ce qui suit : «Et c'est nous qui sommes sa maison;» ce qui montre de plus que nous sommes sa propriété. Voici maintenant la prééminence : «Il a été jugé digne d'une gloire qui l'emporte sûr celle de Moïse,» encore l'incarnation, «autant qu'est supérieur à la maison celui l'a construite.»

3. Le législateur faisait donc partie de la maison. Paul ne dit pas d'une manière formelle : L'un était le serviteur, l'autre est le maître; mais il le fait assez entrevoir. Le peuple étant la maison, et Moïse appartenant à ce peuple, évidemment il était de la maison par là-même. C'est une locution reçue. Tel homme est de la maison de tel autre. Paul dit ici la maison, et non le temple : une construction qui n'est pas de Dieu, mais de l'homme; tandis que, dans sa pensée, Moïse est l'œuvre de Dieu. Voyez comme il établit la prééminence sans l'énoncer : «Il était fidèle dans toute sa maison,» bien qu'il fût lui-même de cette maison, c'est-à-dire du peuple. L'ouvrier mérite apparemment plus d'honneur que l'ouvrage,

l'architecte est au-dessus de la maison qu'il a bâtie. «Le créateur de toute chose, c'est Dieu.» Il parle donc de tout le peuple, et non d'un édifice en particulier. «Sans doute Moïse était fidèle dans toute sa maison, mais comme un serviteur, pour annoncer tout ce qu'il fallait dire.» Encore une supériorité du Fils par rapport aux domestiques. Vous l'entendez aussi, c'est du Fils par nature qu'il est toujours question. «Le Christ l'est comme un fils dans la maison paternelle.» Avec quel soin il distingue l'œuvre et l'auteur, le serviteur et le fils ! Celui-ci gère les biens comme maître, celui-là comme subordonné. «Nous sommes nous-mêmes sa maison, pourvu que nous gardions inébranlables jusqu'à la fin la force et l'honneur de l'espérance.» Il les exhorte une fois de plus à rester courageusement debout, à ne pas se laisser abattre.

En effet, nous serons la maison de Dieu, comme l'était Moïse, leur dit-il, si nous conservons la même assurance jusqu'au bout, l'espérance qui fait notre gloire. Celui qui succombe à la douleur et ne reste pas debout dans les épreuves, est loin de se glorifier; celui qui rougit et se cache, n'a pas de fermeté, le découragement est l'opposé d'une noble confiance. En leur donnant cette leçon, il les loue : «Pourvu que nous gardions inébranlables jusqu'à la fin la force et l'honneur de l'espérance.» Ils ont donc déjà commencé. Il faut en outre la fin : ce n'est pas même assez qu'ils se maintiennent d'une façon quelconque, ils doivent conserver une espérance inébranlable sur le fondement de la foi, ne jamais se laisser ébranler par les tentations. Ne vous étonnez pas de ce mot qui rappelle l'homme : «Il a lui-même été tenté.» Si l'Écriture a pu dire du Père, qui cependant ne s'est pas incarné : «Le Seigneur a regardé du haut des cieux, et il a vu tous les enfants des hommes,» (Ps 13,2) comme s'il avait ainsi tout appris; et dans un autre livre : «Je descendrai, et je verrai si l'action répond à leurs clameurs;» (Gen 18,21) si Dieu nous est encore représenté comme ne pouvant pas supporter les vices des hommes, afin que nous comprenions la grandeur de son courroux; à bien plus forte raison ces formes du langage humain peuvent-elles s'appliquer au Christ, vu ses souffrances dans la chair. Comme l'opinion commune est que le plus sûr moyen de savoir qui gît dans l'expérience, quand on nous dit qu'il a souffert, on nous fait mieux comprendre qu'il sait ce que souffre notre nature. «Ainsi donc, frères saints,» c'est une conséquence qu'il tire, «vous qui participez à la vocation céleste.» Ne cherchez rien ici-bas, puisque vous êtes appelés là-haut : là vous attend la récompense, le prix de vos labeurs.

Qu'est-il dit ensuite ? «Considérez Jésus, l'apôtre et le pontife de la religion que nous professons; il est fidèle à celui qui l'a établi, comme l'était Moïse dans toute sa maison.» Pourquoi, «fidèle à celui qui l'a établi ?» Pour diriger en maître tout ce qui lui appartient et ne rien laisser aller à l'aventure. «Comme l'était Moïse dans toute sa maison;» ce qui revient à dire : Sachez quel est ce pontife, combien il est grand; et nulle autre consolation, nulle exhortation ne vous sera nécessaire. C'est parce que le Christ est envoyé que Paul le nomme apôtre; il le nomme aussi pontife de la religion, ou bien de la foi, que nous professons. Il le compare avec raison à Moïse; car il est, comme lui, chargé de gouverner le peuple, quoique dans un but plus élevé, revêtu d'une toute autre puissance : Moïse comme serviteur, le Christ comme Fils; l'un par délégation, l'autre dans son propre domaine. «Pour attester les choses qu'il fallait annoncer.» Que dites-vous ? Dieu s'appuie-t-il sur le témoignage des hommes ? Il l'accepte volontiers. S'il appelle à témoins le ciel, la terre et les montagnes, en disant par son prophète : «Ecoute, ô ciel; terre, prête l'oreille; car le Seigneur a parlé;» (Is 1,2) et par un autre : «Ecoutez, vallées, et vous, fondements de la terre;» (Mich 6,2) c'est ici le jugement envers son peuple; beaucoup mieux voudra-t-il les hommes pour témoins. Ce témoignage est donc celui que les apôtres lui rendront en face des arrogants et des rebelles. Le Christ parle à titre de Fils. Il est le maître, nous l'avons dit, et Moïse n'est que son ministre, «La glorification de l'espérance,» a dit Paul. Oui, de l'espérance; car c'est là qu'étaient tous les biens. Nous devons la conserver telle que nous puissions nous en glorifier comme de la réalisation même. Voilà pourquoi «la glorification dans l'espérance, que nous garderons inébranlable jusqu'à la fin.» C'est par l'espérance, en effet, que nous avons été sauvés. Dès que le salut est dans l'espérance et qu'il faut tout supporter en attendant, ne nous laissons pas abattre par les tribulations de la vie, ne cherchons pas à posséder sur la terre ce qui nous est promis pour plus tard. «L'espérance qui se voit, dit-il lui-même, n'est plus l'espérance.» (Rom 8,24) Les biens que nous attendons sont trop grands pour que nous puissions les saisir ici-bas, dans une existence aussi fragile. Pourquoi donc nous les a-t-il annoncés, ne devant pas nous les donner en ce monde ? Afin de relever nos âmes par cet espoir, afin d'exciter et de fortifier notre zèle, afin de nous tenir sans cesse en éveil. Voilà le but de toutes ces choses.

4. Ne nous troublons donc pas; que la prospérité des méchants ne scandalise personne. Ce n'est pas ici qu'est le châtement du vice, ou la récompense de la vertu. S'il arrive qu'il y ait une rémunération anticipée, ce n'est jamais selon le mérite; c'est comme un avant-goût du

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

jugement, une simple tentative pour ramener à la vérité ceux qui ne croient pas à la résurrection. Lors donc que nous verrons les pervers dans l'opulence, n'en soyons pas abattus; ne nous effrayons pas davantage des malheurs de l'homme vertueux; ailleurs sont les couronnes et les supplices. Ajoutez que le méchant ne saurait l'être sous tous les rapports, et qu'il est toujours quelque bien en lui; que le bon ne l'est jamais au point de n'avoir pas à se reprocher certaines fautes. Quand celui-là prospère, sachez que c'est pour son malheur, et que cette faveur passagère récompense par anticipation le peu de bien qu'il a fait, pour laisser ensuite toute la place au châtement : le juste n'est que plus heureux, quand il est puni sur la terre; car il se débarrasse par là de toutes ses souillures, de manière à partir complètement purifié, n'ayant plus rien dont il ait à rendre compte. Cette doctrine ressort de ces paroles de l'Apôtre : «Voilà pourquoi beaucoup parmi vous sont malades, ont des infirmités, beaucoup même se sont endormis;» (I Cor 21,30) et de ces autres : «Livrez un tel homme à Satan, pour que la chair meure et que l'esprit soit sauvé au dernier jour.» (Ibid., 5,5) Le prophète disait dans le même sens : «Il a reçu de la main du Seigneur le double de ses péchés;» (Is 40,2) et David : «Considérez que mes ennemis sont devenus plus nombreux que les cheveux de ma tête, qu'ils m'ont haï d'une haine perverse, et pardonnez-moi tous mes péchés.» (Ps 24,18-19) Ecoutez encore : «Seigneur notre Dieu, donnez-nous la paix; car vous nous avez tout fait expier.» (Is 26,12)

Ces paroles nous montrent que les bons expient ici-bas leurs péchés d'avance : que les méchants soient de même récompensés de leurs bonnes œuvres, Abraham vous l'enseignera, parlant au mauvais riche : «Tu as reçu ton bien dans la vie, comme Lazare le mal.» (Lc 16,25) Quel est ce bien ? En disant qu'il a reçu, il fait entendre que c'est un acte de justice, que chacun a mérité d'être ainsi traité : à celui-là l'opulence, à celui-ci le dénûment. D'où ce qu'ajoute le Patriarche : «Il reçoit ici la consolation,» ce qui vous prouve qu'il est pur de tout péché, «et toi la torture.» Ne nous attristons donc pas, je le répète, quand nous voyons les méchants dans la prospérité; réjouissons-nous plutôt quand nous sommes nous-mêmes dans l'infortune, puisque nous y trouvons l'expiation de nos fautes. Ne demandons pas le repos; c'est la tribulation que le Christ annonçait à ses disciples, et Paul dit aussi : «Tous ceux qui veulent vivre en pratiquant la piété dans le Christ Jésus, souffriront la persécution.» (II Tim 3,12) Aucun généreux athlète ne cherche dans la lutte la fraîcheur du bain, une table chargée de vins et de mets. Ce n'est pas d'un athlète, c'est d'un efféminé. L'athlète combat dans des flots de poussière et d'huile, sous les rayons du soleil, le corps ruisselant de sueur, l'âme étreinte par la peine et l'angoisse. C'est ici l'heure de lutter, et, par conséquent, de recevoir des blessures, de verser son sang, d'endurer la souffrance. Ecoutez ce que dit le bienheureux Paul : «Je lutte, non comme quelqu'un qui frappe l'air.» (I Cor 9,26)

Pensons que la vie tout entière est un combat, et nous ne rechercherons pas le repos, les tribulations ne nous sembleront jamais rien d'étrange, pas plus que ne le paraissent au lutteur les fatigues et les accidents de la lutte. Le temps du repos viendra plus tard; nous devons nous perfectionner par les épreuves. N'aurions-nous à subir ni persécution ni tribulation même, il est des tribulations d'un autre genre qui fondent sur nous chaque jour. Si nous succombons à ces dernières, les premières auront facilement raison de nous. « Que la tentation ne vous saisisse pas, est-il dit, à moins qu'elle ne soit purement humaine.» (Ibid., 10,13) Demandons à Dieu de ne pas entrer en tentation; et, quand elle nous arrive, sachons nous y comporter avec un noble courage. C'est d'un homme prudent de ne pas se jeter de soi-même au milieu des dangers : c'est d'un homme généreux et d'un vrai philosophe de les braver, quand on s'y trouve engagé. Ne nous y portons pas sans raison; ce serait de l'audace : si nous sommes là sans l'avoir voulu, ne cédon pas aux circonstances; ce serait de la lâcheté. La prédication nous appelle-t-elle, ne reculons pas : sans motif avouable, sans être appelés, sans utilité réelle, sans une nécessité que la religion nous impose, n'allons pas au-devant; car alors ce serait de l'ostentation et de la vaine gloire. Dans l'intérêt de la religion blessée, devrions-nous affronter mille morts, que rien ne nous arrête. Ne provoquez pas les tentations, quand la piété prospère selon vos désirs; et pourquoi courir volontairement des risques dont aucun bien ne saurait résulter ?

5. Je vous parle de la sorte pour que vous observiez les lois du Christ, qui vous oblige à lui demander de ne pas entrer en tentation, mais qui vous ordonne aussi d'accepter la croix et de le suivre. Ce ne sont pas là des choses opposées; elles s'accordent à merveille. Pour vous, tenez-vous prêt comme un soldat plein de vaillance, soyez constamment sous les armes, l'œil ouvert, l'esprit libre, attendant sans cesse l'ennemi; mais ne faites pas naître les luttes, ce qui dénote un séditionnaire, et non un soldat. Quand vous appellera la trompette de la religion, sortez aussitôt, ne tenez aucun compte de la vie, portez-vous au combat avec une ardeur invincible,

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

enfoncez les phalanges ennemies, frappez le démon au visage, érigez le trophée. Si la piété ne subit aucune atteinte, si personne n'attaque vos convictions, celles qui regardent l'âme, bien entendu, si l'on ne tente pas de vous forcer à quelque chose qui déplaît à Dieu, ne vous imposez pas un labeur inutile. Il faut que la vie d'un chrétien regorge de sang, oui, de sang; non point qu'il doive verser celui des autres, mais parce qu'il doit toujours être prêt à donner le sien. Quand donc l'honneur du Christ le réclame, répandons notre sang avec autant de libéralité qu'on en mettrait à répandre l'eau; et le sang n'est-il pas l'eau qui circule dans notre corps ? dépouillons-nous de la chair aussi volontiers que nous le ferions d'un vêtement. Il en sera ainsi, si nous ne sommes pas liés à nos richesses, à nos maisons, aux affections sensibles, aux autres choses du temps. Ceux dont la vie est consacrée à la profession des armes, renoncent à tout, se transportent où la guerre les appelle, affrontant avec joie toutes les fatigues et tous les dangers : à bien plus forte raison, nous qui sommes les soldats du Christ, devons-nous être dans les mêmes dispositions et lutter de front avec les passions qui nous font la guerre.

Il n'est pas de persécution maintenant, et puisse-t-elle ne jamais reparaître; mais nous avons une autre guerre à soutenir, contre l'amour des biens terrestres, contre la jalousie, contre tous les mauvais penchants de la nature. Paul la retrace quand il dit : «Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang.» (Ep 6,12) Cette autre guerre est toujours devant nous. Il faut donc que nous soyons toujours sous les armes. Guerre multiple par la langue, multiple par les yeux : coupons court à celle-là; car multiple est encore la guerre des appétits déréglés. Aussi l'Apôtre se hâte-t-il d'armer les soldats du Christ : «Tenez-vous debout, nous dit-il, la ceinture aux reins» et cette ceinture, ajoute-t-il, c'est la vérité. Pourquoi la vérité ? Parce que la concupiscence est illusion et mensonge, comme l'enseigne quelque part David : «Mes reins sont pleins d'illusions.» (Ps 37,8) La passion n'est pas le plaisir, elle n'en est que l'ombre. Voilà pourquoi il nous est dit : «Ceignez vos reins dans la vérité;» ce qui désigne le vrai plaisir, la modestie, la décence. Paul nous adresse de telles exhortations, sachant le vide du péché, et voulant que tous nos membres soient à couvert. «La colère injuste, est-il écrit, ne peut manquer d'être coupable.» (Ec 1,22) Il veut donc nous couvrir d'une cuirasse et d'un bouclier. La colère est une bête féroce, prompte à nous attaquer; il faut mille barrières pour la repousser et la vaincre. Voilà pourquoi le Créateur a bâti notre poitrine comme une enceinte fortifiée, les os tenant ici la place des pierres, afin que l'ennemi ne pût pas aisément y faire brèche et venir étouffer la vie dans son foyer. Il y a là comme un incendie, une violente tempête; aucune autre partie du corps n'en supporterait la violence. C'est encore pour la même cause, disent les médecins, que les poumons enveloppent le cœur, de telle sorte que, lorsqu'il est violemment agité, le choc soit reçu par une matière élastique et molle, où le cœur trouve le repos, au lieu de battre sur un corps dur, sur l'enveloppe osseuse, où ses soubresauts le feraient se briser.

Nous avons donc besoin d'une forte cuirasse pour tenir en respect l'animal furieux. Nous avons également besoin d'un casque. Comme la tête est le siège du raisonnement, et que de la direction bonne ou mauvaise de cette faculté dépend le salut ou la perte, l'Apôtre a dit : «Prenez aussi le casque du salut.» Le cerveau se compose d'une substance molle et délicate : c'est pour cela qu'il est protégé par le crâne, comme par une solide voûte. Il est le mobile pour nous de tous les biens et de tous les maux, puisqu'il sert à distinguer ce qui convient ou ne convient pas. Nos pieds et nos mains ne réclament pas moins une armure spéciale, non les pieds ou les mains du corps, mais ceux de l'âme, pour garantir la bonne direction des uns et l'intelligente activité des autres. Armons-nous donc ainsi, et nous pourrons vaincre nos ennemis, puis ceindre la couronne triomphale, dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.